

Valérie, tous les rêves ne sont pas des
illusions

Sommaire

1. La campagne « Chuchotements ».....	5
2. L'amour naissant est doux, mais sa fin est amère .	22
3. Le maître d'école du dimanche	41
4. La pieuvre à Kiev	101
5. Le pilier et le plomb	148
6. Le papillon	167
7. La querelle fraternelle ne fait pas de vainqueurs.	183
8. Valérie.....	210
9. Le miroir de Lycurgue	249
10. Les freins à service permanent	273

Avant-propos

On me demande souvent si ces histoires sont vraies. Je peux répondre brièvement à cette question. La plupart des événements ont réellement eu lieu. D'autres auraient pu se produire. Et d'autres encore se produisent chaque jour, sans que personne ne s'en aperçoive.

Quoi de plus agréable que d'observer les gens dans leur milieu naturel ? Je laisse volontiers au lecteur le soin de déterminer où s'arrête la réalité et où commence l'imagination. La liberté, surtout celle de penser, est inestimable, même si elle s'avère être une illusion avec le recul.

Dites-moi honnêtement : à quel point êtes-vous libre dans l'enchevêtrement des obligations sociales et des pulsions naturelles ? Êtes-vous l'acteur principal de votre propre vie ou simplement un figurant ? John Haines, ancien maire de Parramatta (Australie) et vétéran du Vietnam, m'a dit en 1993 que l'être humain est mû par trois choses : la peur, la cupidité et la peur.

Pour beaucoup, la peur de s'échapper de sa petite cage pèse lourdement sur la possibilité de mener une vie pleine d'aventures. S'accrocher à de fausses certitudes, à des illusions et à des vœux pieux ne vous rend pas libre. D'autres adoptent des comportements autodestructeurs sous la forme de toutes sortes de dépendances.

Ces dépendances ne sont-elles pas toutes des facettes d'un même cristal : le vide existentiel et l'apaisement de la douleur et du chagrin ? La vie est un film fait de hauts et de bas. Fais en sorte que ce soit un sacré bon film ! Je rejette loin de moi la pensée sombre de nombreux philosophes selon laquelle la vie n'est qu'un immense calvaire.

Cela me semble être une absurdité flagrante. Peut-être que le sens de la vie réside dans le voyage lui-même. La destination importe moins. Osez vivre. Les revers et la tristesse contribuent à forger votre personnalité et stimulent votre autonomie et votre capacité à encaisser les coups. On ne peut apprécier la chaleur que si l'on connaît le froid.

Toutes les bonnes choses de la vie ont leurs contraires. Sans ces oppositions, on ne ressent rien, pas même la justice. Je m'appelle Dik Momus, observateur, chercheur, biographe, commentateur et rapporteur au service des Malebolge. Mes missions sont très variées, mais au fond, elles reviennent toujours à la même chose : comment les choses se sont-elles réellement passées et pourquoi les gens ont-ils agi comme ils l'ont fait ?

Pour moi, la quête de la vérité, l'honnêteté et la justice sont les vertus et les critères d'évaluation les plus importants. Cela ne signifie pas que je détiens la sagesse, mais bien que j'essaie d'étayer mes conclusions par des arguments logiques et plausibles.

Cela semble être devenu une rare exception à notre époque, surtout dans les sphères politiques.

1. La campagne de dénigrement

Mission confiée à Dik Momus : enquêter en profondeur sur cette affaire et faire la lumière sur celle-ci. Paarelkettling est-elle totalement innocente ou partiellement responsable ? A-t-elle provoqué son propre malheur et le karma existe-t-il ? Les personnes qui parlent le plus d'intégrité ne sont-elles pas souvent celles qui en ont le moins ? Je laisse le soin au lecteur de juger.

Je m'appelle Dik Momus. Je suis chroniqueur au Cinquième Gouffre de Maleboge. Cela semble plus grave que ça ne l'est, même si je dois admettre que notre service est très occupé. Dans le Premier Gouffre, on s'occupe des tyrans ; dans le Deuxième, des banquiers ; dans le Troisième, des faux prophètes ; et dans le Quatrième, des gens qui, dans les émissions-débat, disent « avec tout le respect que je vous dois » juste avant de démolir quelqu'un.

Le Cinquième Gouffre est réservé à ceux qui font tomber les autres en prononçant des paroles grandiloquentes. Nous recevons beaucoup de cas liés à la politique municipale. Mon chef, un homme au teint pâle dont le visage donne l'impression qu'il s'était déjà plaint de sa condition dès sa naissance, a déposé un mince dossier sur mon bureau un matin. « Jenevercity », a-t-il dit.

J'ai regardé la couverture. « Encore une commune ? » « Une commune particulière. » « C'est ce qu'elles disent toutes. » « Celle-ci murmure. » J'ai soupiré. « Toutes les communes murmurent. » « Celle-ci en a fait une politique. » Cela a éveillé mon intérêt. « De quoi s'agit-il ? » « D'un maire. D'un collier de perles. » « Coupable ? » « Pas assez. » « Innocent ? » « Pas assez non plus. »

« Donc humain ? » « Exactement. C'est pour ça qu'on t'envoie là-bas. » J'ouvris le dossier. Il ne contenait pratiquement pas de papier. Juste une liste de noms : Paarelketting, Stampertje, Bleu, Rookgordijn, Lange Jaap, Steekel, Teek, Hugo Vlot.

« Que dois-je faire ? » « Observer. » « Puis-je intervenir ? » Mon chef m'a regardé comme si j'avais proposé de suspendre temporairement la gravité. « Nous n'intervenons jamais. Nous prenons note. L'être humain a le libre arbitre. » « Vous y croyez encore ? » « Non. Mais ça fait bien dans notre brochure. » C'est ainsi que je me suis retrouvé à Jenevercity. Chaque ville a son propre bruit.

Dans certaines villes, on entend la mer. Dans d'autres, les tramways, les marchands, les enfants, les chiens ou les cloches des églises. À Jenevercity, on entendait surtout des chuchotements. Ça commençait derrière les voilages, autour d'une tasse de café, dans les couloirs de la mairie, chez le boulanger, dans les salles d'attente, lors des anniversaires et, quand ça devenait vraiment sérieux, sur le forum Internet local de Teek.

Teek était un ancien journaliste, ce qui, à Jenevercity, signifiait qu'il écrivait toujours, mais que plus personne ne le payait. Cela ne rendait pas sa plume moins acérée, mais plus acerbe. Il avait des sourcils qui, à eux seuls, auraient pu former un groupe d'opposition et il avait toujours l'air d'avoir découvert un crime, même quand quelqu'un ne commandait qu'un petit pain aux raisins.

Sa fidèle informatrice était Steekel. Elle aussi était une ancienne journaliste, une ancienne confidente, une ancienne assistante, une ancienne petite amie, une ancienne victime et une ancienne tout, en fait, sauf ancienne en matière de rancune. Là-dedans, elle était jeune, agile et infatigable. Le jour, elle arpentait la ville avec un sac à provisions.

La nuit, selon les mauvaises langues, elle survolait à basse altitude les toits de la Broersvest à la recherche de nouveaux faits. Seulement, à Jenevercity, on qualifiait vite un soupçon de fait, et un fait de preuve, surtout quand cela pouvait être utilisé contre quelqu'un.

Je m'installai dans un hôtel sur le quai. L'aubergiste me servit un verre de genièvre et jeta un regard autour de lui comme si les lampes pouvaient écouter. « Vous êtes sûrement venu pour elle ? » « Pour qui ? » Il se pencha vers moi. « La maire. » « Quelle maire ? »

Il pâlit. « À voix basse. » Ce fut ma première leçon à Jenevercity : moins on en savait, plus on parlait à voix basse. Le lendemain matin, Paarelketting arriva. Elle descendit d'une voiture noire, regarda l'ancien hôtel de ville et pensa : il faut mettre de l'ordre ici.

Ce fut sa première erreur. À Jenevercity, on pouvait tolérer beaucoup de choses : un entretien négligé, des parcs desséchés, des toits qui fuyaient, des notes de politique générale incompréhensibles, des adjoints au maire qui parlaient trois quarts d'heure sans formuler la moindre idée. Mais l'ordre ? Ça, c'était aller trop loin.

Paarelketting était énergique, incisive, ambitieuse et directe. Elle prononçait des phrases qui se terminaient par un point. On ne le lui a pas pardonné.

À Jenevercity, un élu devait prononcer des phrases ponctuées d'une virgule, de trois réserves, de deux excuses et d'une référence à une consultation ultérieure. Lors de sa première réunion, elle a déclaré : « Voilà comment nous allons procéder. » Un silence s'est installé, comme si elle avait annoncé un coup d'État. L'adjoint au maire Bleu a baissé les yeux sur ses papiers. Le président de groupe Stampertje a tiré sur son pull en tricot. Le greffier Rookgordijn a souri. Personne ne savait pourquoi.

C'était justement ce qui était inquiétant. Rookgordijn avait un visage qui ne trahissait jamais exactement ce qu'il pensait et des yeux qui semblaient toujours chercher une issue. Il maîtrisait l'art d'être présent sans assumer aucune responsabilité. Quand quelque chose se passait bien, c'était toujours lui qui l'avait préparé.

Quand quelque chose tournait mal, il s'avérait qu'il n'était justement pas présent. « Monsieur le Président », dit lentement Stampertje, « je tiens tout de même à faire remarquer que, dans cette ville, nous sommes habitués à un processus rigoureux. » « Un processus rigoureux ? » demanda Paarelketting. « Tout à fait. » « Mais il ne s'est rien passé depuis douze ans. »

« C'est justement pour cela », dit Stampertje, « qu'il ne faut rien précipiter maintenant. » Le conseil trouva cette réponse extrêmement sage. Paarelketting ne comprenait pas encore que l'immobilisme à Jenevercity ne fût pas un manque de politique, mais un patrimoine culturel et historique.

Les premiers mois, elle travailla comme une tornade blanche. Les dossiers disparaissaient des piles. Des décisions furent prises.

Les fonctionnaires qui, pendant des années, s'étaient réfugiés en toute sécurité derrière des formules telles que « en principe », « à examiner de plus près » et « dans les limites des cadres en vigueur » commencèrent à avoir le sommeil agité. Dans la rue aussi, on remarqua quelque chose.

Un entrepreneur obtint enfin une réponse. Un parc fut réaménagé. Une ruine fut remise en état. La ville retrouva même, au grand désarroi de certains, un peu de son éclat. « Elle en fait trop », dit Stampertje. « Elle va trop vite », dit Blauwe. « Elle agit sans soutien suffisant », dit Houtwurm.

« Elle agit », dit Rookgordijn. L'affaire prenait alors une tournure grave. Car quelqu'un qui agit réellement se fait des ennemis parmi ceux qui, pendant des années, n'avaient rien fait et avaient développé une certaine dignité dans cette inaction. Les hauts fonctionnaires de Jenevercity formaient une espèce à part.

Ils portaient des costumes sombres, ne lisaient pas les notes les uns des autres, mais en louaient la qualité par souci de protection mutuelle entre collègues. Ils étaient passés maîtres dans l'art de rédiger des textes qui ne disaient rien. Leur plus grand talent consistait à formuler des conclusions sur lesquelles tout le monde pouvait s'accorder, car personne ne comprenait exactement ce qu'elles signifiaient.

Ils parlaient souvent d'intégrité. Ils le faisaient surtout dans des salles où l'on servait du café, des biscuits et où l'on disposait d'écrans de présentation. « L'intégrité », déclara le secrétaire municipal Redelijk lors d'une journée d'étude, « est le fondement de la confiance. » Tout le monde acquiesça. C'était toujours le cas lorsqu'il était question de fondements.

Hugo Vlot, le responsable des ressources humaines, s'est ensuite levé. Il avait le visage radieux de quelqu'un qui qualifie les réorganisations d'« opportunités de développement ». « Nous aspirons », a-t-il déclaré, « à une culture d'entreprise chaleureuse dans laquelle chaque collaborateur se sent en sécurité pour partager ses sentiments. »

« Combien de collaborateurs ont été déclarés en surnombre le mois dernier ? », demanda quelqu'un au fond de la salle. « Quarante-trois », répondit Hugo Vlot. « Se sentaient-ils en sécurité ? » « C'est un processus. » « Quel processus ? » « Un processus minutieux. » La question était ainsi réglée.

Hugo Vlot ne prononçait que des mots qui ne laissaient pas de traces sanglantes. Le licenciement s'appelait « mobilité ». La peur s'appelait « perception ». La rancœur s'appelait « signal ». L'incompétence s'appelait « axe de développement ». La lâcheté s'appelait « sensibilité administrative ».

Lorsqu'il mettait quelqu'un à la porte, il le faisait avec tant d'empathie que la personne concernée se sentait presque coupable d'éprouver de la tristesse. Paareelketting perçait ce genre de langage à jour trop rapidement. « Dites simplement ce que vous voulez dire », lui a-t-elle dit un jour.

Il l'a regardée comme si elle lui avait demandé de traverser la cantine tout nu. « Mais Madame la Maire », a-t-il répondu, « nous devons préserver la dimension humaine. » « Quelle dimension humaine ? » « Celle de l'employé. » « Quel employé ? » « L'employé au sens général. » « Ça n'existe pas. »

Hugo Vlot nota plus tard dans son journal : « La maire fait preuve d'un sens limité des nuances en matière de

psychologie organisationnelle. » La campagne de rumeurs ne commença pas par un mensonge.

Les bonnes campagnes de rumeurs ne commencent jamais ainsi. Elle commença par une question. « Avez-vous également remarqué que Paarelketting est assez dominateur ? » Ce n'était pas encore une accusation. Juste une question. Puis vint une deuxième question. « Trouvez-vous que son style favorise réellement le dialogue ?

» Puis une troisième. « Est-il normal qu'un maire lise autant de dossiers ? » En l'espace de trois semaines, on parlait déjà d'un style de gouvernance. En l'espace de six semaines, d'un problème. En l'espace de trois mois, on parlait d'une culture. Et au moment où le terme « culture de la peur » fut prononcé, personne ne savait plus qui l'avait utilisé, mais tout le monde était convaincu de la ressentir depuis des années.

Steekel jouait un rôle central dans tout cela. Elle avait le talent extraordinaire de discerner une tendance dans chaque événement. Lorsque Paarelketting ne saluait pas un fonctionnaire, c'était de l'intimidation. Lorsqu'elle le saluait, c'était de la manipulation.

Lorsqu'elle se taisait, elle était glaciale. Lorsqu'elle parlait, elle était dominatrice. Lorsqu'elle riait, elle était hautaine. Lorsqu'elle ne riait pas, elle était froide. « Tout cela est vrai », dit Steekel à Teek. « Qu'est-ce qui est vrai exactement ? » demanda Teek. « Tout. » Cela suffisait.

Ce soir-là, Teek publia un article sur son forum intitulé : « Les questions autour de la culture de gestion se multiplient. » Il ne précisa pas quelles questions se multipliaient, ni chez qui. Cela renforçait la crédibilité du propos. Le lendemain, le boulanger en parla. Le boucher en savait davantage.

Le fleuriste était certain que Paarelketting commandait des fleurs sans parfum. Une enseignante à la retraite affirmait qu'elle avait chez elle un chien qui ne comprenait que le français. « Pourquoi le français ? » demanda quelqu'un. « Parce que c'est élitiste », répondit l'enseignante. Personne ne trouva cet argument peu convaincant.

Depuis que la campagne de rumeurs avait pris de l'ampleur, la consommation de caféine chez les dames de la Broersvest avait atteint des sommets inquiétants. Les matinées café prenaient un caractère scientifique. Chaque voisine disposait désormais d'au moins trois sources anonymes, de deux soupçons fondés et d'une belle-sœur qui était « au cœur de l'action », même si elle ne travaillait que deux après-midis par semaine à la bibliothèque.

Les dames ne se contentaient plus de bavarder, elles menaient l'enquête. « Tu as entendu dire qu'elle avait l'air en colère hier ? » « Contre qui ? » « On ne sait pas encore. » « Alors c'est plus grave que je ne le pensais. » « Exactement. » Le médecin généraliste local prescrivait plus de somnifères que d'antibiotiques et le pharmacien commençait à se demander pourquoi des adultes pouvaient si visiblement s'épanouir au détriment du malheur d'autrui.

Leurs maris s'étaient d'abord plaints de ces commérages quotidiens. Au bout de quelques semaines, ils cessèrent de le faire. En effet, les dames rentraient chaque soir avec une énergie remarquable. Selon le médecin généraliste, il n'y avait aucune explication médicale à cela. Selon le curé non plus.

Seul le coiffeur estimait que la médisance était un aphrodisiaque sous-estimé. Personne n'osait le contredire. Au sein du conseil, l'atmosphère devenait entre-temps de plus en plus grave. Stampertje sentit que le moment était venu.

C'était un homme qui ne se pressait jamais, sauf quand quelqu'un d'autre tombait. Dans ce cas-là, il pouvait marcher à une vitesse remarquable. Au cours d'une réunion du conseil, il redressa son pull, prit un air qu'il réservait spécialement aux questions morales et déclara : « Monsieur le Président, qu'il n'y ait aucun malentendu. Nous ne portons ici aucune accusation. Au contraire.

C'est précisément pour cette raison que nous devons faire toute la lumière sur cette affaire. » « Mais alors, quoi ? » demanda Paarelketting. « C'est justement cela, répondit Stampertje, qui doit faire l'objet d'une enquête. » Le conseil acquiesça. C'était un raisonnement brillant.

On ne savait pas ce qui s'était passé, et c'est précisément pour cette raison qu'une enquête était nécessaire afin de découvrir pourquoi on avait le sentiment que quelque chose aurait pu se produire. Rookgordijn fit glisser un dossier vers l'avant.

« Il existe des agences », dit-il, « qui sont spécialisées dans ce domaine. » « Quelles agences ? » demanda Paarelketting. Rookgordijn toussota. « En réalité, il n'y a qu'une seule agence qui soit suffisamment indépendante. » « Et c'est laquelle ? » « Vous demandez, nous nous chargeons de tout. »

Quelqu'un aurait dû prévenir Collier de Perles. Mais elle était fatiguée. Quand on est fatigué, on croit parfois que le bon sens suffit à démasquer l'absurdité. Trois jours plus tard, Grand Jaap arriva. Il était grand, mince et portait une mallette comme si elle contenait le Jugement dernier.

Il parlait doucement, avait l'air grave et prenait des notes dès que quelqu'un toussait. « Nous n'aimons rien tant que d'enquêter sur la vérité », dit-il en entrant. « C'est rassurant », dit Paarelketting. « Ce n'est pas toujours le but », répondit Lange Jaap. Sa méthode était simple.

Il écoutait tous ceux qui avaient quelque chose à dire sur Paarelketting, surtout quand ils ne l'aimaient pas. Il trouvait les témoins anonymes fiables justement parce qu'ils étaient anonymes. Il trouvait quant à lui que les personnes qui osaient donner leur nom faisaient preuve d'une assurance remarquable.

Il trouvait les déclarations à décharge intéressantes, mais pas déterminantes. Il trouvait les déclarations à charge tout aussi intéressantes, mais d'une autre manière. Steekel était passé deux fois. La première fois avec des rumeurs. La deuxième fois avec les mêmes rumeurs, mais en plus fort.

Lange Jaap prit soigneusement note : « Image cohérente. » Teek apporta des impressions de son propre forum. « Ça fait le buzz en ville », dit-il. « Qui écrit tout ça ? », demanda Lange Jaap. « La ville », répondit Teek. Lange Jaap acquiesça. Une ville comme témoin, ça faisait forte impression.

Pendant ce temps, la mairie se transformait en ruche sans miel. Partout, on chuchotait. Des gens qui ne s'étaient pas regardés en face depuis des années se penchaient désormais l'un vers l'autre d'un air complice. « Tu as déjà été entendu ? » « Non, et toi ? » « Oui. » « Qu'est-ce que tu as dit ? »

« Que je n’osais rien dire. » « Courageux. » « C’est aussi ce qu’a pensé Jaap le Grand. » Un employé qui n’avait jamais eu peur commença à se demander s’il n’avait pas peut-être refoulé cette peur. Un autre se souvint soudain que, trois ans plus tôt, Paarelketting avait dit « bonjour » d’un ton qui, avec le recul, s’était avéré trop énergique.

Même les plantes de l’aile réservée à la direction semblaient nerveuses. Hugo Vlot organisa immédiatement une réunion sur la sécurité sociale. « Nous devons prendre les sentiments au sérieux », déclara-t-il. « Même s’ils sont infondés ? », demanda Paarelketting. « Les sentiments sont toujours fondés. »

« Alors, on n’a plus besoin d’enquêter sur quoi que ce soit. » « C’est un peu simpliste. » « Et si quelqu’un a le sentiment que vous êtes incompetent ? » Hugo Vlot esquissa un sourire crispé. « Dans ce cas, il faut examiner le contexte de cette perception. » « Exactement », répondit Paarelketting. Cela fut plus tard interprété comme une intervention intimidante.

Entre-temps, les hauts fonctionnaires s’adonnaient à leur passe-temps favori : se couvrir. Des notes de service firent leur apparition. Non pas sur ce qui était vrai. Mais sur qui pourrait être tenu pour responsable de quoi s’il s’avérait plus tard que quelqu’un aurait dû faire quelque chose qu’il n’avait pas fait parce qu’un autre aurait pu, en principe, s’en charger.

Redelijk, la secrétaire municipale, rédigea une note intitulée : « La responsabilité par rapport à la construction d’une image au sein de la dynamique administrative ». Personne ne la lut. Tout le monde la loua. « Une excellente note », dit Rookgordijn. « Très équilibrée », dit Hugo Vlot. « Qu’y a-t-il dedans ? » demanda Paarelketting.

Un silence s'installa. « Il s'agit surtout de la direction », dit Redelijk. « Quelle direction ? » « En avant. » « Où ça ? » « C'est ce que nous devons explorer ensemble. » Je me suis souvent demandé si l'enfer avait vraiment besoin de feu. Peut-être qu'une salle de réunion avec un faux plafond, du café tiède et des gens qui disent « explorer ensemble » suffit.

Entre-temps, Paarelketting s'impatientait de plus en plus. « C'est de la folie », dit-elle à Rookgordijn. « C'est votre impression », répondit Rookgordijn. « Mon impression ? Vous savez bien vous-même que tout cela repose sur des ragots ? » « Les ragots peuvent être des indices. » « Et les indices peuvent être des ragots. »

« Cette distinction », dit Rookgordijn, « fait justement l'objet de l'enquête. » Il n'y avait rien à redire à cela, car cela ne voulait rien dire. La force du langage administratif réside dans sa capacité à habiller un vide jusqu'à ce qu'il ressemble à une idée. Lorsque le rapport fut publié, la ville avait déjà fini de le lire avant même que quiconque ne l'ait ouvert.

La conclusion était en effet connue d'avance. C'est l'avantage d'une enquête bien préparée. Lange Jaap présenta ses conclusions dans la salle du conseil. Il parla de schémas, de signaux, de style de gestion, de pressions ressenties, de tensions contextuelles et d'un sentiment de précarité largement partagé. « À quel point est-il largement partagé ? » demanda quelqu'un. « Assez largement », répondit Lange Jaap.

« Par combien de personnes ? » « C'est confidentiel. » « Mais est-ce vrai ? » Lange Jaap eut l'air de se voir poser une question déplacée. « La vérité », dit-il, « est, dans ce genre de processus, une notion à plusieurs niveaux. » Stampertje ferma les yeux un instant. Il savourait l'instant.

Bleu avait l'air grave. Houtwurm nota quelque chose qu'il ne put lui-même déchiffrer par la suite. Rookgordijn restait immobile, tel un homme qui savait depuis longtemps où se trouvaient les portes. Paarelketting écoutait et sentait quelque chose se serrer dans sa poitrine. Non pas parce qu'elle se considérait comme totalement innocente. Elle ne l'était pas. Elle avait été acérée. Parfois trop acérée.

Elle avait blessé des gens sans toujours s'en rendre compte. Elle avait cru que ses bonnes intentions la dispensaient de faire preuve de tact. Elle s'était fait des ennemis et les avait ensuite sous-estimés. Mais ce qui se passait ici était autre chose. Ici, les faiblesses étaient transformées en crimes.

Ici, le style était élevé au rang de péché. Ici, l'agacement se déguisait en morale. Et le pire, c'est que le déguisement était bien fait. « Puis-je réagir ? » demanda-t-elle. « Bien sûr », répondit Stampertje. « Nous tenons beaucoup au principe du contradictoire. » « Alors je tiens à dire que ce rapport est partial. » Lange Jaap prit des notes.

« Que notez-vous donc ? » demanda Paarelketting. « Que vous ne reconnaissez pas ces conclusions. » « Mais c'est bien vrai, non ? » « Certainement », répondit Lange Jaap. « Cela confirme l'image. » « Quelle image ? » « Que vous avez du mal à accepter la critique. » À ce moment-là, Paarelketting comprit qu'elle n'était pas dans une réunion, mais dans un palais des glaces où chaque geste était utilisé contre elle.

Si elle se taisait, elle était froide. Si elle parlait, elle était dominatrice. Si elle se défendait, elle niait. Si elle céda, elle avouait. Il existe des procès où l'on ne peut que perdre, car la défaite est la seule issue autorisée. Le lendemain matin, la ville était en feu. Pas littéralement.

Jenevercity était trop humide pour cela. Mais moralement, elle brûlait de mille feux. Des centaines de messages sont apparus sur le forum de Teek. « Enfin justice ! » « Nous le savions depuis des années ! » « Ma voisine le sentait aussi ! » « Une connaissance de mon beau-frère a entendu quelque chose un jour ! »

« Il n’y a pas de fumée sans feu ! » Ce dernier commentaire venait de quelqu’un qui faisait lui-même de la fumée depuis des mois. Les médias nationaux sont arrivés. Les habitants trouvaient cela horrible. Et génial. On dénonçait l’atteinte à l’image de la ville, puis on accordait trois interviews par personne.

Steekel arpentait le marché telle une générale après une bataille remportée. « Le peuple s’est exprimé », dit-elle. « Quel peuple ? », demandai-je. « Le peuple qui a raison. » « Est-ce toujours le même peuple ? » Elle me regarda d’un air méfiant. « Vous posez des questions dangereuses. » « Toutes les questions sont dangereuses pour celui qui détient déjà la réponse. »

« Vous êtes sûre d’être de son côté ? » « Ma chère madame », ai-je répondu, « je ne suis même pas vraiment de mon propre côté. » Elle n’a pas trouvé cela rassurant. Paire de colliers a démissionné avant même que l’encre du rapport ne soit bien sèche. Cela semblait judicieux. Ce fut désastreux.

Car celui qui part confirme, aux yeux du public, qu’il y a quelque chose à confirmer. « Tu vois », dit le boulanger. « Tu vois », dit le boucher. « Tu vois », dit le fleuriste. Personne ne dit ce qu’on voyait exactement. Ce n’était d’ailleurs pas nécessaire. Les mots « tu vois » comptent parmi les armes les plus puissantes de la civilisation humaine.

Elles ne prouvent rien, mais mettent un terme à tout. Les jours suivants, les protagonistes se promenaient avec les visages graves de ceux qui avaient provoqué une catastrophe et s'inquiétaient désormais pour les victimes. Stampertje déclara que personne n'avait voulu cela.

Blauwe a dit que c'était une journée triste. Houtwurm a appelé à la réflexion. Rookgordijn a proposé d'en tirer les leçons. Hugo Vlot a annoncé un parcours culturel. Lange Jaap a envoyé une facture. La ville a poussé un soupir de soulagement.

Non pas parce que justice avait été rendue, mais parce que l'histoire avait trouvé une fin que l'on comprenait. Une chute. Un coupable. Un rapport. Un nouveau maire. La communauté lambda n'a pas besoin de plus pour pouvoir reprendre ses vieilles habitudes. Et pourtant, quelque chose persistait.

Une odeur. Un arrière-goût. Même à Jenevercity, où l'on était habitué à bien des choses, certains commençaient à se demander si l'on n'avait pas participé à tout cela avec un peu trop d'empressement. Un soir, l'aubergiste de mon hôtel m'a dit : « Elle n'était peut-être pas facile. » « Non », ai-je répondu. « Mais ce n'est pas pour autant un crime. » « Non. »

« Et nous n'étions peut-être pas faciles non plus. » Je le regardai. Surpris par sa propre franchise, il se dépêcha de nous servir deux verres de genièvre. « Oublie ce que j'ai dit. » « La ville s'en chargera bien », répondis-je. Lors de ma dernière soirée, je me promenai le long de la Schie. Le brouillard flottait bas au-dessus de l'eau. Les réverbères se reflétaient comme des étoiles fatiguées.

Au loin, la cloche de l'église sonna neuf heures, l'heure à laquelle Jenevercity se couchait habituellement pour pouvoir continuer à chuchoter, en pleine forme, le lendemain. Je vis Steekel une dernière fois. Elle se tenait sur un pont et regardait l'hôtel de ville. « Vous partez ? » demanda-t-elle. « Demain. » « Alors nous vous manquerons. »

« Sans aucun doute. » « Vous écrirez quand même en toute honnêteté ? » « J'essaierai. » « Écrivez alors que nous ne voulions que la vérité. » Je me tus. « Pourquoi ne dites-vous rien ? » demanda-t-elle. « Parce que tout le monde dit ça. » Elle se retourna et disparut dans le brouillard.

Peu après, j'entendis un sifflement étrange au-dessus des toits. C'était peut-être le vent. Peut-être un balai. Peut-être simplement l'imagination d'un chroniqueur fatigué. Le lendemain matin, je quittai Jenevercity. Dans le train, je pensais à Paarelketting.

Pas comme une sainte. Pas comme une martyre. Pas comme un monstre. Mais comme un être humain. Et c'est justement cette image-là qui est la plus difficile à retenir. Les gens n'aiment pas les gens. Ils aiment les rôles. Héros. Scélérat. Victime. Coupable. Sorcière. Sauveur. Dès qu'on a attribué un rôle à quelqu'un, on n'a plus besoin de regarder.

Il suffit alors de répéter. C'est pourquoi les campagnes de rumeurs sont si puissantes. Elles ne demandent ni courage, ni preuve, ni réflexion. Juste une bouche. Mon chef a lu la dernière page, a retiré ses lunettes et m'a regardé. « Et alors ? » « Personne n'était entièrement coupable. » « Comme toujours. »

« Personne n'était tout à fait innocent. » « Comme toujours. »
 « L'un était vaniteux. L'autre rancunier. Le troisième lâche.
 Le quatrième stupide. Le cinquième professionnel. » «
 Professionnel ? » « Oui. C'est parfois ce qu'il y a de plus
 dangereux. » Mon chef acquiesça. « Et la maire ? » « Un être
 humain. »

« On ne lui pardonnera pas ça. » « Non. » Il referma le
 dossier. « Où m'emmène la prochaine mission ? » demandai-
 je. Il sourit. « À Kiev, où même les oiseaux semblent être
 corrompus. » Je soupirai. « Donc, encore les mêmes gens ? »
 « Seulement des bâtiments plus grands. » Presque tout le
 monde en a un.

De retour dans la Cinquième Gorge des Malebolge, je remis
 mon rapport. Ma prochaine mission m'attendait déjà. Je
 devais enquêter sur la rumeur tenace selon laquelle même les
 oiseaux de Kiev étaient corrompus. Cette enquête m'a pris
 des années, bien plus de temps que je ne l'avais imaginé.

Sans aucun doute, ce fut aussi la plus belle mission de ma vie,
 et mon Dieu, comme j'ai pris du plaisir là-bas et comme j'ai
 ri de l'image que nos élites politiques et les journalistes
 brossaient de l'Ukraine. Cette image n'aurait pas pu être plus
 éloignée de la réalité.

Mais le grand public y est très sensible. En 2022, les
 drapeaux jaune et bleu flottaient dans presque toutes les rues
 des Pays-Bas. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il faut
 toujours un certain temps avant que la situation réelle ne soit
 assimilée par l'opinion publique. Les élites politiques et les
 journalistes des médias grand public, qui s'étaient engagés
 sans réserve dans ce faux récit, ne pouvaient plus faire
 marche arrière, et leurs récits devenaient de plus en plus
 invraisemblables et fantaisistes.

Personne n'est responsable. Personne ne reconnaît s'être trompé. Les principaux acteurs politiques ont disparu de la scène. De nouveaux poids lourds ont pris leur place. Le soutien est resté inconditionnel, sans limite, jusqu'au dernier Ukrainien. C'est ce que nous appelions de l'aide, mais avec de tels amis, on n'a plus besoin d'ennemis.

J'y reviendrai dans un prochain récit. Le terme « scène absurde » résume le mieux la situation. Des années plus tard, j'ai appris que Jenevercity existait toujours. Les mêmes rues. Le même quai. La même salle du conseil. D'autres dirigeants. De nouveaux enjeux.

De nouveaux rapports. De nouveaux mots pour désigner de vieilles rancunes. Car les villes apprennent rarement. Les gens encore moins. Seuls les murmures changent de nom. Et quelque part, j'en suis presque certain, Teek était de nouveau assis derrière son écran, Steekel lissait son vieux manteau, Stampertje se penchait sur une nouvelle formulation inquiétante, Hugo Vlot parlait de sécurité, Lange Jaap notait une toux suspecte et Rookgordijn souriait à la manière de quelqu'un qui savait que tout brouillard finit tôt ou tard par servir à nouveau.

Quant à Paarelketting : elle a disparu de la ville, mais pas de l'histoire. Elle a fait faillite. L'entrepreneur local (et meilleur ami de l'ancien maire Scheerjeweg, à qui elle avait refusé une distinction royale), avec lequel elle s'était brouillée à cause d'une facture exorbitante pour la rénovation de sa villa trop grande, a placé un traceur sous sa voiture, s'est fait prendre, poursuivi et, comme dans le 8e cercle de l'enfer, s'est immolé par le feu.

Il n'y eut pas de gagnants. Seulement des perdants. Y compris la ville elle-même, que peu d'étrangers prenaient encore au sérieux. Teek fit un arrêt cardiaque alors qu'il s'apprêtait à publier un énième commentaire méchant sur le énième procès de Paarelketting, et Steekel trébucha sur une dalle de trottoir mal fixée à Zwart Nazareth. Le karma existe. C'est parfois la seule justice qui reste.

Ce n'est pas qu'on gagne. Ce n'est pas qu'on ait raison. Mais que quelqu'un, même des années plus tard, écrive encore une fois que la vérité crie rarement. Elle murmure. Seulement, bien plus doucement que le mensonge.

Commentaire de Dik Momus : L'intégrité est une vertu essentielle, mais dans un contexte politique, elle peut aussi servir à éliminer ses adversaires. Ceux qui insistent le plus sur l'intégrité, ces soi-disants « moralisateurs », sont souvent les moins intègres. Ils imposent aux autres des normes et des valeurs fondamentales auxquelles ils ne se conforment souvent pas eux-mêmes. Par ailleurs, l'orgueil et l'arrogance constituent des traits de caractère dangereux. Paarelketting se croyait intouchable et apparaissait à ses adversaires comme arrogante et capricieuse. Cela a offert l'occasion de l'éliminer par le biais d'une campagne de rumeurs. La vox populi connaît rarement les faits et le contexte.

2. Les débuts de l'amour sont doux, la fin est amère

Devise de Dik Momus : le véritable amour existe-t-il vraiment ou s'agit-il d'une illusion ? Et s'il existe, pourquoi est-il si rare ? La relation amoureuse, qui gagne en popularité depuis le romantisme, n'est-elle pas fondée sur du sable, et un mariage conclu pour des raisons pratiques n'est-il pas plus stable ?

Florence, où l'Arno voyait tout

Je m'appelle Dik Momus. Je suis reporter au Cinquième Gouffre de Maleboge, un service où l'on s'occupe généralement de tyrans, de traîtres, de banquiers, de courtisans, d'amants jaloux, de saints ratés et d'autres créatures qui, depuis la nuit des temps, compliquent inutilement la vie de l'humanité.

Un matin – si l'on peut parler de matin là-haut –, mon chef m'a convoqué. Il était assis derrière son bureau, qui semblait fait de remords pétrifiés. Devant lui, pas de dossier épais, pas de pile de parchemins regorgeant de guerres et de complots, mais seulement un mince classeur. « Florence », dit-il. « Un meurtre ? », demandai-je.

« Bien sûr. » « Une trahison ? » « Ça aussi. » « De l'argent ? » « Toujours. » « Alors c'est encore un dossier ordinaire. » « Non », dit-il. « Il s'agit d'amour. » Je me tus. Dans notre service, ce mot suscitait toujours un certain malaise. On pouvait rendre compte de meurtres de manière ordonnée. Il existait des modèles pour les coups d'État. Pour la corruption, nous avions même des rubriques standard. Mais l'amour ?

L'amour était une force imprévisible. Il ne respectait ni les procédures, ni les délais, ni les attentes raisonnables. « Que dois-je enquêter ? » demandai-je. « Si l'amour véritable existe. » « Cela me semble être un sujet pour les poètes. » « C'est justement pour cela que nous t'envoyons là-bas.

Les poètes exagèrent. Les philosophes s'égarèrent. Les théologiens compliquent trop les choses. Toi, tu observes. » « Et si je ne trouve rien ? » « Alors tu l'écris. » « Et si je trouve quelque chose ? » Mon chef regarda le dossier. « Alors nous le conserverons précieusement. Ça arrive rarement. »

C'est ainsi que je me suis retrouvé à Florence, à une époque où les hommes portaient des poignards, les femmes des secrets, les prêtres des intentions cachées et les souverains des visages si lisses que même leurs péchés glissaient dessus. Florence n'était déjà plus une ville à l'époque, mais une œuvre d'art habitée par des gens qui se considéraient plus importants que la ville qui les portait.

Le jour, les palais brillaient au soleil. Le soir, les pierres se teintaient de rouge, comme si elles se souvenaient des meurtres qui avaient été ourdis dans leur ombre. L'Arno coulait tranquillement à travers tout cela, tel un vieux témoin qui avait appris depuis longtemps que les hommes vont et viennent, mais que l'eau ne prend jamais parti.

Je me promenais au bord du fleuve et je pensais à Héraclite. *Panta Rhei*. Tout coule. Seul l'homme tente d'endiguer le fleuve avec des titres, des contrats, des biens, des mariages, des vœux et des testaments. Il dit : ma maison, mon nom, ma femme, mon enfant, mon corps, ma gloire. Le temps se

contente de sourire. Il sait que tout sera un jour réclamé en retour.

À Florence, on le savait peut-être mieux qu'ailleurs, mais on n'agissait pas en conséquence. Au contraire. C'est précisément là, entre églises, fresques, demeures de banquiers, passages secrets et jardins parfumés, qu'on tentait de recouvrir l'éphémère d'or. Les Médicis étaient passés maîtres en la matière.

Ils amassaient le pouvoir comme d'autres ramassent des coquillages au bord de la mer : avec une aisance apparente, mais jamais sans convoitise. Ils achetaient des artistes, des évêques, des mariages, des ennemis et, de temps à autre, une conscience. Il serait pourtant injuste de les décrire uniquement comme des prédateurs.

C'est là tout le problème avec les êtres humains : ils sont rarement assez simples pour être purement mauvais. Ils ont offert de la beauté au monde. Mais la beauté se finance souvent à coups de peur. Dans cette ville, où le diable était parfois mieux habillé que les anges, apparut Bianca Capello.

Elle venait de Venise, une ville qui ressemblait elle-même à une femme : séduisante, miroitante, dangereuse, magnifique et toujours en train de disparaître lentement dans l'eau.

Bianca était jeune, de bonne famille et dotée de ce genre de beauté qui ne réside pas seulement dans les traits du visage.

Il y a des femmes qui sont belles tant qu'elles se taisent. Il y en a d'autres qui deviennent plus belles dès qu'elles parlent. Bianca appartenait à cette dernière catégorie. Elle possédait une grâce sans affectation, une douceur sans faiblesse et une

intelligence enjouée qui rassurait d'abord les hommes, puis les désarmait.

Quand elle souriait, elle ne semblait pas illuminer la pièce, mais rappeler aux personnes présentes qu'elles avaient elles-mêmes possédé la lumière autrefois. À Venise, elle avait rencontré Piero Bonaventuri. Piero n'était ni un souverain, ni un cardinal, ni un général.

Ce n'était pas un homme auquel l'histoire consacre habituellement ses plus belles pages. C'était un employé de banque, ce qui, à l'époque, signifiait qu'il était assez proche de l'argent pour pouvoir en être corrompu, mais pas assez haut placé pour en être réellement protégé.

Bianca et Piero tombèrent amoureux. D'un amour désespéré, dit-on. Ce mot est bien choisi. Beaucoup d'amours naissantes sont douces parce qu'elles ne savent encore rien de demain. Elles se nourrissent du miel et oublient l'abeille. Elles voient la porte et non la serrure. Elles entendent la musique et non le silence qui suit.

Les parents de Bianca n'auraient jamais accepté Piero. Il n'était pas de son rang. Dans le monde des familles, des armoiries et des dots, l'amour n'est acceptable que tant qu'il ne perturbe pas la comptabilité. Ils se sont donc enfuis. C'est ce que font volontiers les amoureux dans les contes d'autrefois.

Ils pensent échapper au monde en changeant de ville. Mais le monde voyage léger. Il tient dans une valise, dans une lettre, dans un souvenir, dans un nom. Bianca et Piero partirent pour Florence et se marièrent en secret. Pour Piero, cela aurait pu signifier la mort. Pour Bianca, un couvent.

La loi est rarement aussi sévère que lorsque des jeunes font ce que les personnes âgées leur-mêmes envient secrètement. Ils vivaient cachés, près de San Marco, dans des chambres où l'amour devint vite plus petit que le lit, plus étroit que la porte et plus oppressant que la rue où ils ne pouvaient pas se promener librement.

Avant, cela devait être doux. Deux jeunes gens. Une peur partagée. Un secret. Une main cherchant l'autre dans l'obscurité. Mais même l'amour le plus ardent est mis à l'épreuve par des murs humides, des volets fermés et la menace constante que chaque pas dans l'escalier puisse être le dernier. Piero, qui avait risqué sa vie pour la posséder, découvrit sans doute très vite que la possession est une forme misérable d'amour.

Celui qui enferme une femme par amour, fût-ce avec lui-même, fait tôt ou tard de l'être aimé le miroir de ses propres lacunes. Bianca ne se fanait pas. Elle était trop vivante pour cela. Mais elle regardait de plus en plus souvent par la fenêtre. Non pas pour s'enfuir. Pas encore.

Mais pour se rappeler qu'il existait un monde au-delà de la chambre. Et c'est alors que Francesco de' Medici l'aperçut. Il y a des instants qui ne se comportent pas comme des instants. Ils sont brefs dans le temps, mais longs dans leurs conséquences. Ils durent peut-être trois secondes, mais jettent une ombre sur des dizaines d'années.

Francesco était alors déjà lié par un mariage que d'autres qualifiaient de raisonnable. C'est souvent le type de mariage le plus triste. Son épouse, Jeanne de Habsbourg, était

d'ascendance impériale, de position respectable et d'allure froide.

Elle avait tout ce qu'une dynastie pouvait souhaiter et peu de choses susceptibles de réchauffer le cœur d'un homme. Francesco n'était pas un simple romantique. C'était un Médicis. Il connaissait le pouvoir, le calcul, le rang et le danger. Il savait qu'un regard pouvait être mal interprété, qu'un sourire pouvait mettre toute une cour en émoi et que l'amour à la cour ne restait jamais seulement de l'amour.

À la cour, même un soupir devenait politique. Pourtant, il fut conquis dès qu'il vit Bianca. Non pas parce qu'elle était simplement belle. La beauté seule suffit rarement. Florence comptait autant de belles femmes que les églises comptent de bougies. Mais Bianca possédait autre chose : une vivacité indomptable.

Elle n'était ni bruyante, ni effrontée, ni théâtrale. Elle avait au contraire le don rare d'être présente sans s'imposer. Francesco la regardait et ressentait sans doute quelque chose qu'aucun intendant, confesseur, épouse, frère ou ministre ne pouvait organiser pour lui.

Je me tenais à quelque distance. Les chroniqueurs de la Cinquième Gorge passent rarement inaperçus. C'est un avantage en amour et un inconvénient lors des dîners. Francesco lui adressa à peine la parole cette première fois. Il s'inclina, dit quelque chose de courtois, puis détourna le regard avec le faux sang-froid zélé d'un homme qui ne veut pas montrer que sa forteresse intérieure vient d'être prise d'assaut sans coup férir.

Bianca répondit poliment. Mais elle ne détourna pas immédiatement le regard. Cela suffisait. Celui qui pense que l'amour commence par des mots n'a pas bien compris

l'amour. Les mots viennent plus tard, quand l'âme a déjà commis sa trahison.

Ce soir-là, je me promenais le long de l'Arno. La ville sentait la pierre mouillée, les chevaux, la cire de bougie et les écorces d'orange. Dans une ruelle, une femme riait. Sur un balcon, quelqu'un jouait doucement du luth. Des disputes résonnaient depuis un palais, car même dans le marbre vivent des gens malheureux.

J'ai pensé à Orphée. Non pas parce que Francesco jouait de la musique, mais parce que tout grand amour rencontre tôt ou tard son monde souterrain. Orphée n'a pas perdu Eurydice parce qu'il ne l'aimait pas, mais parce qu'il voulait trop la garder. Il s'est retourné. Non par infidélité, mais par peur. C'est peut-être là la plus ancienne tragédie de l'amour. La peur de perdre détruit souvent ce que l'amour lui-même aurait pu préserver.

Francesco ne savait pas encore qu'il avait déjà pénétré dans son monde souterrain. Bianca non plus. Les débuts de l'amour sont doux. On ne pense jamais à la facture. Puis deux regards se sont croisés. Il existe des rencontres que l'on qualifie rétrospectivement de hasard, car le mot « destin » semble porter une trop grande responsabilité. Je n'y crois pas vraiment.

Après avoir observé les humains pendant des milliers d'années, je suis devenu prudent avec des mots comme « hasard » et « libre arbitre ». Peut-être ressemblent-ils à deux voyageurs qui se succèdent sans cesse sans jamais vraiment se dire adieu. Parfois, je pensais à un trolleybus.

Le conducteur tenait fermement le volant, regardait attentivement devant lui et croyait choisir lui-même chaque virage. Pourtant, c'était la caténaire qui déterminait depuis

longtemps la direction. Peut-être en va-t-il de même pour l'homme.

Il choisit ses mots, ses amis et ses amants, alors qu'il ne se doute que rarement du nombre de fils qui ont été tendus bien avant sa naissance. Pourtant, une question continuait de me préoccuper. Si l'itinéraire est en grande partie fixé, pourquoi deux personnes se comportent-elles de manière si différente lorsqu'elles empruntent le même chemin ? J'avais vu des frères élevés par la même mère.

L'un était devenu un homme doux qui préférait perdre plutôt que de faire du mal à autrui. L'autre s'était transformé en un prédateur qui ne faisait même pas confiance à son propre reflet. Depuis lors, je croyais moins en l'éducation que la plupart des philosophes.

Le caractère est un hôte étrange. Il ne frappe pas à la porte. Il est déjà là avant même que nous apprenions à parler. Peut-être l'homme est-il moins l'architecte de son caractère que son jardinier. Il ne choisit pas le sol. Il choisit seulement la manière dont il en prend soin. Francesco avait un caractère en perpétuel conflit avec lui-même.

Il aimait la science, l'astronomie, les plantes rares, les minéraux, l'art, le silence des laboratoires. Il aurait pu sans peine devenir un érudit. Mais il était né Médicis. Ce n'était pas un métier. C'était une destinée. Sa famille attendait le pouvoir.

Son peuple attendait qu'on le guide. Son père attendait qu'on lui obéisse. L'histoire attendait un grand-duc. Personne ne s'est jamais demandé ce que Francesco désirait lui-même. Peut-être en allait-il ainsi pour peu de souverains. Une couronne ressemble à une cage à oiseaux en or. De l'extérieur, elle brille. De l'intérieur, elle reste une cage.

Lorsque Francesco revit Bianca, cette fois dans les jardins de Boboli, c'était le printemps. Florence s'était parée d'un doux voile vert. Les orangers étaient en fleurs. Les fontaines murmuraient à l'oreille de statues qui, depuis des siècles, faisaient semblant de ne rien entendre.

Bianca marchait lentement le long d'une balustrade de marbre. Non pas parce qu'elle était pressée. Mais parce que les personnes véritablement élégantes se pressent rarement. Francesco s'arrêta. Il ne dit rien. Elle non plus. Certains silences sont plus longs que les conversations. « Vous aimez les fleurs », dit finalement Francesco.

Bianca sourit. « Non. » Il eut l'air surpris. « J'aime les gens qui savent apprécier les fleurs. » Cette réponse le hanta toute sa vie. Il rit. Pas fort. Plutôt comme sourit quelqu'un qui découvre par hasard une porte dont il ignorait l'existence. À partir de cet instant, leur relation changea.

Pas brusquement. L'amour grandit généralement comme naît une rivière. Goutte après goutte. Source après source. Jusqu'à ce que plus personne ne se souvienne d'où l'eau a réellement pris sa source. Ils se rencontraient plus souvent. Toujours par hasard. Du moins, c'est ainsi que la cour qualifiait ces rencontres.

En réalité, une cour est l'endroit le moins fortuit au monde. Chaque regard est observé. Chaque sourire mémorisé. Chaque promenade décrite. Et chaque silence interprété. Les courtisans formaient une espèce animale merveilleuse. Ils ne vivaient pas de pain. Ni de vin. Mais de soupçons.

Lorsque deux personnes se rencontraient trois fois, la cour savait avec certitude, au bout d'une semaine, qu'elles étaient

amoureuses. Lorsqu'elles s'aimaient vraiment, la cour le savait souvent encore plus tôt.

Non pas parce que les courtisans sont perspicaces. Mais parce que la jalousie a un sens de l'observation exceptionnel. La jalousie m'a toujours étonnée. C'est la seule émotion qui perçoit même le bonheur des autres comme une perte personnelle. C'est peut-être pour cela qu'elle est si insatiable.

Un soir, Bianca demanda : « Croyez-vous au destin ? » Francesco regarda l'Arno. « Je crois que nous faisons des choix. » « Toujours ? » Il garda le silence. « Pas toujours. » « Quand donc ? » « Quand le cœur décide plus vite que la raison. » Bianca regarda l'eau. « Alors peut-être que nous ne faisons aucun choix. » Francesco sourit. « Ça a l'air dangereux. » « C'est souvent le cas de l'amour. » J'entendis leurs paroles.

Et je pensais à un ancien texte indien. Il y était écrit que rien ne nous appartient vraiment. Ni notre richesse. Ni notre santé. Ni nos proches. Pas même notre corps. Tout ne nous est confié que temporairement. Peut-être que la jalousie naît précisément au moment où l'amour veut devenir possession.

Celui qui dit : « Tu es à moi » a déjà oublié qu'aucun être humain ne possède jamais vraiment un autre. C'est peut-être justement pour cela que l'amour est si fragile. Il exige un abandon total. Mais refuse la possession. C'est une contradiction sur laquelle la plupart des gens trébuchent toute leur vie.

Francesco se mit à maudire de plus en plus souvent les soirées où Bianca ne se présentait pas. Il travaillait. Recevait des émissaires. Signait des décrets. Ratifiait des traités. Mais ses pensées vagabondaient ailleurs. Je le voyais, pendant les réunions, regarder par la fenêtre d'un air absent.

Les ministres parlaient d'impôts. Lui ne voyait que les jardins de Boboli. Les généraux parlaient de fortifications. Lui n'entendait que sa voix. Un évêque prononçait un long discours sur la responsabilité d'un souverain. Francesco notait machinalement un seul mot dans la marge de ses papiers.

Bianca.

Certains courtisans l'avaient remarqué. Cela suffisait. Une cour vit de deux choses : l'ambition et l'ennui. Lorsque l'ambition s'assoupit un instant, l'ennui prend immédiatement le dessus. En quelques semaines, les rumeurs allaient bon train. En quelques mois, tout le monde en était certain. En moins d'un an, chacun affirmait avoir été présent lorsque l'amour était né.

Personne n'y avait assisté. Seul l'Arno. Et les rivières ne parlent pas. Je repensais à Orphée. Pas à sa descente aux enfers. Mais à sa première rencontre avec Eurydice. Lui aussi pensait sans doute que le monde était devenu plus beau. Peut-être l'était-elle aussi. Seulement, la beauté ne dure jamais assez longtemps pour ceux qui veulent la retenir.

Le soleil se couchait lentement derrière les collines. Florence se teintait d'or. Francesco regardait Bianca comme s'il comprenait pour la première fois qu'un être humain peut devenir à la fois le plus grand bonheur et le plus grand danger d'un autre.

Et quelque part, au plus profond de moi, je savais que ma mission serait plus difficile que je ne l'avais jamais imaginé. J'avais été envoyé à Florence pour découvrir si le véritable